

furent. L'un évoque avec fatuité le temps où il brillait comme écuyer dans un cirque, l'autre se plaît à rappeler qu'il étudia jadis à l'Université de Moscou. « Mais qu'est-ce que cela nous fait qu'il ait été jamais étudiant, agent de police ou voleur ? C'est son affaire, voilà tout. » L'essentiel, en effet, est qu'ils ont faim ensemble et qu'ils éprouvent ensemble les mêmes rancunes.

Aristide Kouvalda, ancien commandant, après des déchéances multiples, est provisoirement le patron d'un asile de nuit qu'il vient d'installer dans un faubourg « à l'intention des gens dont la ville ne veut plus parce qu'ils sont ivrognes ou pour quelque autre raison aussi valable ». Il n'écorche pas ses hôtes, ne leur prenant que deux copeks la nuit ; ils sont pour lui des compagnons de misère autant que des clients. Il plaisante et boit avec eux, mais cette familiarité ne l'empêche pas de mener la bande tambour battant. Il sait reprendre dès qu'il le faut ses habitudes de commandement. On l'appelle le commandant, il a gardé sa casquette militaire, dont la visière s'est détachée : c'est tout ce qui lui reste de son grade, mais son prestige dure. Il traite les gens avec rudesse et les malmène avec bonhomie. « Si tu as l'habitude de manger tous les jours, voici en face un cabaret. Mais il vaut mieux que tu perdes cette fâcheuse manie. Tu n'es pas un monsieur, que diable ! alors, pourquoi manger ? mange-toi toi-même, vaurien ! » Il s'institue leur conseiller et tâche de les faire profiter de son expérience : « Arrange-toi pour avoir un bon pantalon. Ainsi, tu iras loin, marche ! Tant que j'eus, moi aussi, un pantalon convenable, je jouai à la ville le rôle d'un honnête homme ; mais, quand mon pantalon s'en est allé, je m'en suis allé, moi aussi, dans l'opinion du monde. »

Bien différent, plein de douceur et de bonté dans son abaissement, est cet étrange bonhomme que les gamins appellent familièrement Philippe. Il avait été professeur, et, à la suite d'une histoire, s'était fait chasser de son collège. Il avait essayé ensuite de tous les métiers et finalement était tombé dans l'ivrognerie. Mais il subsistait en lui une sorte de touchante affection pour les enfants. Au lieu de dépenser tout son argent en eau-de-vie, il en réservait de quoi leur acheter du pain, des œufs, des pommes et des noix; il leur faisait ces petits cadeaux en silence et avec humilité, comme s'il craignait que ses paroles d'être avili les salissent ou leur fissent du mal.

Le diacre Tarass, interdit pour débauche et pour ivrognerie, transformé maintenant en vagabond, a conservé à travers tout l'ineffaçable empreinte de son état ecclésiastique. Il est pour le moment scieur de planches sur la rivière. Il danse admirablement, il conte encore mieux, et les récits qu'il fait sont de sa fabrication. Il emploie le langage le plus cynique; mais ses héros habituels sont les saints du paradis, des rois, des généraux et des prêtres. L'auditoire le plus blasé crache de dégoût tout en écoutant avidement les histoires salement fantastiques qu'il débite, l'œil mi-clos et le visage impassible. L'imagination de cet homme, nourrie de pieuses légendes, déborde en facéties grossières d'une incroyable abondance; il pouvait inventer du matin jusqu'au soir et jamais il ne se répétait.

Parmi les vagabonds, Gorki représente comme particulièrement bas et dénués de tout sentiment moral ceux de ses personnages qui proviennent d'une classe sociale plus élevée. Ils n'ont pas été lancés dans le vagabondage par un instinct de liberté, mais plutôt c'est

leur paresse ou leur lâcheté qui les a rendus incapables de se faire une vie régulière. Ils sont volontiers fainéants et sans scrupules, ne se risquent pas aux métiers durs ni aux entreprises dangereuses, et préfèrent utiliser, par exemple, leurs charmes physiques ou leur adresse, pour exploiter avec profit les passions ou les ignorances des gens qu'ils rencontrent. Gorki les méprise et, si son fatalisme l'empêche de s'emporter contre eux, du moins il ne perd pas une occasion, dans les récits où ces déclassés interviennent, de les dissocier des vrais vagabonds de nature. Son antipathie à leur égard se révèle par mille détails, par la manière dont il les traite, les actes qu'il leur attribue. Dans *la Steppe*, trois vagabonds vont de compagnie, réunis momentanément par la nécessité. Un meurtre est commis. Par qui? par le seul des trois qui ait reçu quelque éducation libérale : un ancien étudiant.

*
* *

Bien que, pour une bonne part, les vagabonds se recrutent parmi les paysans, il y a évidemment entre ces deux classes une opposition radicale et une hostilité naturelle. Le vagabond méprise ces gens rangés, qui vivent misérablement de ce qu'ils possèdent : « Je ne les aime pas, dit Serejka, ce sont des drôles ; on leur donne du pain et tout. Ils ont une municipalité qui fait tout pour eux. Ils ont de la terre et du bétail. J'ai été cocher d'un médecin de campagne ; alors je les ai vus, les paysans. Puis, je fus longtemps chemineau. Quand j'arrivais dans un village et que je demandais du pain : « Hé là ! qu'es-tu ? que fais-tu ? donne ton

passport. » On m'a battu plus d'une fois; tantôt parce qu'on me prenait pour un voleur de chevaux, tantôt sans raison aucune. On m'a mis en prison... Ils gémissent et feignent de ne pouvoir vivre, bien qu'ils aient une attache à la terre. Et une municipalité! — Qu'est-ce que la municipalité? demande Malva. — La municipalité? Que le diable m'emporte, si je le sais. C'est fait pour les paysans, c'est leur conseil, laisse ça! » Le vagabond n'aurait pu s'accommoder à cette existence étroite; mais, aux heures d'ennui et de découragement, il pense pourtant avec un peu d'amertume et de respect à ce calme, à cette sécurité. Dans les hasards d'une entreprise trop dangereuse, le souvenir de la vie au village s'idéalise. Les tristesses s'en atténuent, et la douceur de posséder un gîte sûr sourit au misérable : « Tu as ta maison, elle ne vaut pas cher, mais elle est à toi. Tu as ta terre, il n'y en a qu'une poignée, mais elle est à toi. Tu as ta poule, ton œuf, ta pomme, tu es roi sur ton bien! »

Il affecte alors plus que jamais de haïr ces « mangeurs de terre », trop bêtes ou trop mesquins pour risquer l'aventure, et, s'il déteste les paysans, c'est qu'ils lui sont un reproche constant de sa folie. Il suffit d'une audace heureuse pour que l'ivresse de la liberté le rejette dans l'orgueil de son indépendance.

Les paysans, de leur côté, abominent le vagabond parce qu'ils le redoutent, peut-être aussi parce qu'il les tente. Mais surtout cette vie au jour le jour, sans principe et sans domicile, ne peut que révolter leur instinct conservateur. Et si quelques-uns abandonnent leur isba pour la grand'route et vont grossir la bande des vanu-pieds sans feu ni lieu, c'est que l'état économique et social de la campagne russe les y oblige. La terre ne pro-

duit pas assez : dans certaines régions, le sol manque, le développement de la population nécessite trop de morcellements, et puis on travaille mal. Le moujik est ignorant, il a peur de toute innovation, et le capital lui ferait défaut pour lui permettre d'améliorer son outillage, même s'il se défaisait de la méfiance que lui inspirent les progrès de la culture moderne. Il y a de très fréquentes famines ; dans certaines régions, même, elles semblent s'installer d'une manière chronique : chaque année, on signale, sur quelque point du territoire, des gouvernements entiers frappés de disette. Enfin, les impôts sont écrasants.

Dans ces conditions, voici ce qui se produit. Les hommes valides ne restent au champ que le temps indispensable aux travaux de labourage, d'ensemencement et de moisson, que la brièveté du printemps et de l'été dans la plus grande partie de la Russie oblige à faire très vite. Aussitôt après la récolte, ils s'en vont chercher un emploi dans les villes, comme cochers, dans les usines, dans les ports, comme haleurs ou débardeurs. Ainsi se forme une sorte de population mobile de demi-vagabonds qui n'ont plus qu'une attache incertaine à l'isba familiale. Il arrive fréquemment que dans leurs migrations ils oublient la famille absente et le village déserté. Les villes sont pleines de tentations. Avec leurs compagnons de hasard ils prennent de nouvelles habitudes, plutôt relâchées, rapidement destructives de tout ce qui constituait naguère leur vie organisée. Entre le paysan migrateur et le vagabond, la transition est facile et naturelle.

Dans une de ses nouvelles, *Malva*, Gorki nous offre deux types caractéristiques de paysans qui deviennent des vagabonds insensiblement, sans presque s'en

douter, par la force des choses. L'un d'eux est Vassili. Quand il quitta le village, il avait bien l'intention d'y revenir. Il s'en allait gagner un peu d'argent pour ses enfants et pour sa femme, il trouva à s'employer dans une pêcherie; la vie était facile, les camarades joyeux garçons, ivrognes et débraillés. Une femme passa par là dont il s'éprit. Il resta. Il envoyait d'abord de petites sommes aux siens. Ensuite, dans son souvenir, le village devint une chose plus lointaine, plus indifférente, moins réelle. Il se déshabitua d'y penser. Son fils Iakov vint pour le chercher et pour se procurer, lui aussi, du travail pendant une saison. Il avait bien une âme de paysan, celui-là. Un jour, devant la mer immense, il s'écrie : « Si tout cela était de la terre, de la terre noire, et si l'on pouvait la labourer ! » Puis il est saisi, comme les autres par l'attrait de la vie facile et libre, son cœur se désaffectionne peu à peu; on sent qu'il se déracine et que jamais Iakov ne retournera maintenant au village.

Même, une fois qu'il s'est joint aux vagabonds, le paysan se reconnaît parmi ses compagnons. Des souvenirs lui restent de l'isba et des champs... Quand Tiapa, pauvre diable à moitié difforme, qui gagne son pain à ramasser de vieux chiffons, voit un ami lire le journal, il tend sa main crochue et dit : « Donne. — Pourquoi? — Donne, peut-être y parle-t-on de nous. — De qui? — Du village ! » On se moque de lui, on lui jette le journal. Il le prend et lit que dans tel hameau la grêle a gâté les moissons, que dans un autre trente mesures ont brûlé, que dans un troisième une femme a empoisonné toute une famille; en un mot, ce qu'on a l'habitude d'écrire au sujet de la campagne et qui la représente comme uniquement malheureuse, bête

et méchante. Tiapa lit tout cela et mugit sourdement, exprimant, par ce bruit, de la pitié et du plaisir.

Tels sont ces va-nu-pieds, anciens moujiks déserteurs du village, et qui, tout en le reniant, se le rappellent encore, soit pour le regretter, soit pour le maudire, les deux peut-être, suivant l'heure, mais sans esprit de retour.

*
* *

Ce ne sont pas seulement des circonstances matérielles, des catastrophes ou des échecs divers qui, rejetant les individus hors de leurs classes originelles, font les vagabonds. Il y a quelque chose d'autre, de plus essentiel et de plus intime qui les suscite, qui les exalte et qui est proprement l'état d'âme vagabond. Certains naissent avec des âmes de vagabonds comme d'autres avec des âmes de boutiquiers ou de fonctionnaires. Au fond d'eux-mêmes, il y a l'ennui. C'est l'ennui qui les empêche de demeurer nulle part, d'être nulle part établis à poste fixe. Ils sont constamment jetés à la recherche, sans cesse déçue, mais acharnée de la place où ils se plaindraient. On dirait qu'ils s'imaginent qu'ils la trouveront une fois, à force de l'avoir quêtée : or, ils savent bien que cette espérance est chimérique, ils n'ont pas cette espérance ; ils ne cherchent pas et tout se passe comme s'ils cherchaient, parce qu'il faut bien tromper un insatiable instinct qui n'est pas moins impérieux pour se sentir vain.

L'immense Russie souffre de l'ennui, et de cette maladie Gorki a noté les manifestations multiples et douloureuses avec une remarquable clairvoyance. Étrange maladie, désarroi nerveux, spleen chronique,

qui pénètre jusque dans les masses profondes de la population, atteint les forces vitales des plus humbles, des plus besogneux.

L'ennui ne résulte pas toujours d'une éducation subtile et de la fatigue du luxe; toutes les créatures humaines, en proie au mal de vivre, sont soumises à l'ennui. Le désœuvrement, il est vrai, en favorise l'éclosion, tandis que l'activité distrait l'homme de lui-même. Mais le désœuvrement est grand en Russie, et jusque dans le peuple. A la campagne, on a bien des jours de chômage : beaucoup de saints à célébrer, des anniversaires impériaux à observer, des fêtes de village longues et ruineuses interrompent fréquemment le travail. En outre, des hivers de huit mois, pendant lesquels le moujik n'a d'autre ressource que de se terrer dans son gîte sans lumière, lui donnent des loisirs forcés, des loisirs d'ennui.

Le paysage même qu'il a sous les yeux n'est pas de nature à l'égayer : d'immenses plaines, aussi monotones sous la verdure d'été que sous la neige, à peine éveillées de quelque gaieté dans le bref printemps, et longues, indéfinies, sans horizons nets, sans lignes précises, sans ornements aussi qui amusent le regard par leur fantaisie, et désespérantes d'uniformité.

Il faut noter enfin que la dureté du climat, les soudaines arrivées de neige, les alternatives de sécheresse et de pluies continues mettent le travailleur du sol dans un état de perpétuelle incertitude. Il est en butte à des hasards contre lesquels son activité ne ferait rien. Il tombe dans l'inertie. Ce fatalisme se retrouve, d'ailleurs, dans le détail de la vie russe. Tout est organisé comme si quelque chose d'implacable et de nécessaire dominait les forces humaines et devait les

dominer : aux fatalités naturelles s'ajoutent les dures lois sociales qui augmentent le vague sentiment de l'oppression. Comme si tout mouvement devait être limité par un obstacle, on n'essaye pas de lutter, on se soumet. Cette race est écrasée par un dogme inconsciemment accepté de non-résistance. Pour le paysan, le fatalisme tourne à la paresse.

Cet ennui pousse jusqu'à l'intensité la plus aiguë la souffrance d'une douloureuse inadaptation à la vie : « Je suis un être à côté de la vie, — dit l'un d'eux. — Et pas seulement moi, mais bien d'autres. Nous sommes des gens à part et nous n'entrons pas dans l'ordre de la vie... Qui est fautif envers nous ? C'est nous-mêmes qui sommes fautifs envers la vie, parce que nous n'avons pas la joie de vivre. Nos mères nous ont enfantés dans une mauvaise heure, voilà tout. » Cette conviction est réfléchie ; elle vient de la constatation froide d'un désaccord entre toute règle sociale et les velléités inquiètes des individus. Elle peut aboutir à une tristesse résignée ou au désespoir chez les plus simples, qui n'ont pas une suffisante énergie pour s'accepter eux-mêmes avec confiance tels qu'ils sont. Mais chez d'autres elle tourne à l'orgueil. Ils tirent gloire de sentir leur inaptitude à la vie, parce qu'au lieu de s'en croire responsables ils en font retomber la faute sur la vie. Il ne se déclarent pas impuissants à vivre, mais ils déclarent la vie incapable de les contenir : « La vie est étroite et je suis large ! » Ils raisonnent ainsi : « Il y a ici-bas une catégorie de gens qui sont nés probablement du Juif Errant. Leur originalité consiste en ce qu'ils ne peuvent jamais trouver une place sur terre pour se fixer. Ils ont une démangeaison de quelque chose de neuf... Ceux qui sont mes-

quins souffrent d'ennuis mesquins : parce qu'ils ne peuvent trouver un pantalon à leur goût, ils sont malheureux. Ceux qui sont grands ne trouvent d'apaisement en rien, ni dans l'argent, ni dans les femmes, ni dans les honneurs... On n'aime pas ces gens-là : ils sont arrogants et difficiles à vivre. » — D'autres encore, par défi, en viennent à considérer leur sort comme un spectacle singulier, presque comique, et plaisant même dans sa tristesse. Ils sont en face de leur vie hasardeuse ainsi que devant un curieux désordre dont les détails les amusent. Ils en rient et, comme à plaisir, il en perfectionnent encore l'incohérence ; cela leur devient un jeu sinistre et spirituel, une sorte d'esthétique burlesque et raffinée.

L'un des personnages de Gorki offre un bon échantillon de ces humoristes. C'est Semka, grand gaillard rablé, qui se souvient d'avoir été jardinier et qui par un caprice du sort est devenu principalement ivrogne. Il a le mot pour rire. Il trouve de jolis jurons et, pour ses camarades, des surnoms pittoresques. Dans les pires moments de détresse et de labeur, il a des manières d'envisager la destinée, à moitié graves, à moitié narquoises. Et c'est le plus souvent aux dépens de sa propre misère qu'il exerce son ironie. Un jour qu'il était occupé, avec d'autres, à curer un égout, le voilà tout à coup qui s'arrête et, comparant cette besogne particulière à l'universelle activité du Cosmos, entre dans un doute profond touchant l'intérêt qu'il peut bien y avoir à nettoyer cet endroit malpropre. Il se croit fait pour de plus beaux destins ; aussi raille-t-il avec amertume l'erreur du sort : « Creuser un trou... mais pourquoi ? Pour les eaux sales ? Comme si l'on ne pouvait pas les verser simplement dans la cour. Ça

sentirait mauvais? On dit ça par désœuvrement. Jette, par exemple, un concombre salé. Pourquoi sentirait-il mauvais, s'il est petit? Il restera un jour, et puis plus rien : il aura pourri. Voilà! Tandis que, si l'on jetait un homme mort au soleil, effectivement ça sentirait. Parce que ça, c'est une grande horreur!... » Ainsi le rêve et la philosophie se mêlent chez lui à la brutalité.

*
* *

Cette complexité de caractère, dont on a peine à noter toutes les nuances, provient, chez ces hommes incultes, d'une perpétuelle inquiétude. Ils ne sont pas dogmatiques; on ne peut même pas dire qu'ils recherchent une certitude; ils semblent plutôt des esprits où les idées jouent indéfiniment sans se préciser ni se fixer. Nulle part, peut-être, ailleurs qu'en Russie l'homme n'est aussi tourmenté par son âme. Il est en proie à des chimères troublantes qu'il ne réussit pas à écarter. Sa vie n'est pas exigeante, du pain, un peu de tabac et d'eau-de-vie, un chaud vêtement d'hiver, fût-il troué; mais il a besoin de nourriture divine : — « Ce n'est pas de pain seul que vivra l'homme. » — Et le malaise de son esprit se transforme aisément en mysticisme.

La Russie entière est sillonnée de troupes de pèlerins qui cheminent vers les villes saintes, Kiev, Moscou, parfois même le mont Athos ou Jérusalem. Le projet d'un pèlerinage occupe souvent toute une vie. Ou bien on se met en route subitement, sans autre soutien qu'une foi naïve et forte. On mendiera, on cherchera au hasard le pain nécessaire, on ne sentira pas la fatigue. Avec des rêves et des hallucinations, on fera la longue route, heureux si l'on arrive en fin de compte

à baiser un saint reliquaire. Le tourment religieux est si vif dans les villages que certains vagabonds n'hésitent pas à l'exploiter ; ils prennent une voix onctueuse, émaillent leur langage de textes évangéliques, s'appliquent à des phrases rusées et doucereuses. Cet élément est le plus dangereux : « Il empoisonne la campagne, toujours affamée du divin. »

Cette même inquiétude d'esprit se manifeste par un amour intense et presque maladif de la musique. La musique passe à chaque instant dans l'œuvre de Gorki et l'emplit de son émoi. Elle s'accorde avec toutes les nuances de la tristesse, et non seulement avec tels chagrins précis dont on sait les motifs, mais avec cette exaspération d'ennui, cette frénésie de l'âme que les mots trop définis, que les cris trop élémentaires ne rendraient pas, et qui trouve dans la souplesse d'une mélodie son expression immédiate et totale. L'âme vagabonde s'y épanche, avec son désespoir... Trouble douloureux, agréable parfois comme peut l'être le vertige par son excès même, et qu'on goûte comme une exaltation mortelle et délicieuse. Cet enivrement de la musique, on en souhaite passionnément le paroxysme quand une fois on est pris par sa fièvre affolante : et de loin on le redoute comme une douleur trop grande dont on sera secoué.

Konovalov, le vagabond malade d'ennui, a peur, s'il chante, de provoquer une rechute de son mal. Il sait l'état où la musique va le mettre, l'angoisse dont elle le torturera ; il veut attendre, pour avoir recours à elle, que la crise se soit annoncée. « Je chante... mais cela me prend par moments, par périodes. Je commence à m'ennuyer et alors je chante. Et si je chante, je deviens triste... Ne me parle pas de cela, ne me tente pas. Et

toi-même, chantes-tu? Ah! quelle histoire! Attends plutôt jusqu'à ce que j'y sois... Puis nous chanterons tous les deux. Ça va? »

La musique populaire russe est terrible pour l'âme alarmée. Presque toujours mélancolique, elle se traîne en lentes mélopées, avec, à la fin de chaque strophe, une longue note déchirante.

Des viveurs en fête naviguent un soir sur la Volga. Une femme va chanter; dans cette prochaine explosion de la musique il y a quelque chose de redoutable, dont on s'inquiète. Et quand elle chante, en effet, c'est à la fois beau, farouche et frémissant, la lamentation d'une souffrance atroce du cœur, une plainte ardente, le râle d'un désespoir morne; cela brûle et cela pleure, cela crie et se désole.

Un des héros de Gorki, un meunier, surprend en lui-même les symptômes d'une insupportable détresse morale et cherche un remède à son ennui. Il rencontre un vagabond, ancien ouvrier de fabrique, mutilé des deux bras, qui se charge de lui procurer la sensation vive qu'il désire. C'est dans la salle étroite, enfumée, pleine de vapeurs d'alcool, d'un petit cabaret; et voilà l'estropié qui commande aux camarades attablés : « Chantons; il faut commencer par de la tristesse pour mettre l'âme au point, pour la rendre attentive... Il faut lui jeter comme amorce une chanson triste. Elle s'arrêtera : alors on peut lui jeter d'autres musiques ardentes, pour qu'elle brûle. Brûlez l'âme, elle tressaillera; alors tout marchera. Ce sera une fureur. Elle veut quelque chose et en même temps ne veut rien! La tristesse et la joie. Tout rayonnera de toutes les couleurs. » Kostia, un jeune ouvrier poitrinaire, pâle d'émotion, commence d'une voix brisée. Il chante comme s'il san-

glotait, comme s'il allait s'arrêter. Mais, avant que la note s'évanouisse, un profond contralto de femme, rêveur et accablé, surgit. La voix résonne, égale, désespérément tranquille et à cause de cela plus émouvante encore. Puis une troisième voix, celle de l'estropié, se mêle aux deux premières, haute, souple, tremblante, comme un écho des autres voix, comme une ombre gémissante, prononçant les voyelles seules des mots. Et la voix de femme, basse, égale et épaisse, était semblable à une large bande de velours qui serpentait dans l'air avec, dessus, comme des fils d'or et d'argent, la voix de Kostia et celle de l'estropié... Les trois chanteurs chantaient, hypnotisés par leurs voix, qui résonnaient tantôt lugubres et passionnées, tantôt semblables à une prière de repentir, tantôt tristes et douces comme la douleur d'un enfant, tantôt remplies de désespoir ou d'angoisse comme toute belle chanson russe. Les sons pleuraient et voguaient. Il semblait qu'ils allaient s'éteindre, mais ils renaissaient, ravivaient la note mourante, la soulevaient de nouveau dans l'air : là, elle se débattait, puis tombait. Le fausset de l'estropié soulignait cette agonie. Et la fille chantait et Kostia sanglotait, et l'on eût dit qu'il ne devait jamais y avoir de fin à cette chanson dolente et suppliante, récit de la recherche du bonheur par l'homme sans famille... « Frères, cria le meunier, c'est assez ! Au nom du Christ, c'est assez. Vous avez transpercé mon âme. C'est assez de tristesse ! Vous avez touché mon cœur malade... C'est comme des charbons ardents en moi, ma tristesse ! Que vais-je faire ? »

Le meunier sort de là anéanti, l'âme toute pantelante.

Les vagabonds sont tourmentés d'un obscur amour

de la souffrance. Ils éprouvent comme une âpre jouissance à sentir leurs nerfs déchirés. Et non dans un esprit de mortification, comme ces héros de Dostoïevsky et de Tolstoï qui font de la souffrance une mystique religion de rachat : il y a de l'orgueil dans leur désir de douleur, une sorte de défi passionné. Ils veulent souffrir pour souffrir et pour être forts contre la douleur. En outre, ils s'intéressent infiniment à eux-mêmes et s'épient avec une curiosité malade. Ils sont doués d'une singulière faculté d'analyse ; la manie du dédoublement atteint même parfois chez eux à la hantise. Ils s'interrogent et s'observent, et s'étonnent de se trouver tels. Sans doute, ils n'arrivent pas à se débrouiller dans la complication de leur sensibilité ; mais, s'ils n'aboutissent qu'à reconnaître l'essentielle obscurité de l'âme et tout l'inconscient dont elle est noyée, ils éprouvent un trouble vaniteux à se perdre dans cette richesse désordonnée d'eux-mêmes.

Ce qui les caractérise surtout, c'est une immense avidité de vivre, un insatiable désir de goûter toute la volupté, toute la souffrance même, puisqu'elle est une des formes de la vie. La torpeur seule est contraire à leur vœu.

*
* *

En dépit de tout leur désordre, ces vagabonds sont très soucieux de l'arrangement moral de leur existence. Ils ont un code impérieux de maximes reliées entre elles par une idée profonde, auxquelles ils obéissent d'autant plus rigoureusement que ce sont les aspirations mêmes de leur âme qu'ils ont ainsi transformées en une

doctrine de vie. Leur éthique se résume dans un individualisme radical et très conscient de lui-même. En vertu de cet individualisme, ils conçoivent comme le premier devoir le rejet de tout esclavage et de toute contrainte; ils rompent avec toute organisation sociale qui les entraverait, et le départ pour le vagabondage leur apparaît donc comme le premier acte logique d'une personnalité libre.

Près d'un taillis, au bord d'une route, dans la brume du petit jour, deux voix échangent des paroles d'adieu : « N'insiste plus, Motria, je ne resterai pas, il n'est pas en ma puissance de rester. Je partirai. — Et moi, que ferai-je sans toi? — Eh! Motria, plusieurs filles déjà m'ont aimé, et je leur ai dit adieu. Elles se sont mariées. Il m'arrive parfois d'en rencontrer une; je regarde, je n'en crois pas mes yeux : est-ce celle-là que j'ai caressée? Aïe, aïe!... Non, Motria, ce n'est pas mon sort de me marier : je ne changerai ma destinée ni contre une femme, ni contre une maison. Je suis né, dit-on, sous une haie et c'est ainsi que je mourrai probablement. Je m'ennuie à la même place. — Et moi? — Toi, je te laisserai ici, tu épouseras le veuf Tchekmariev : c'est un brave moujik. Moi, j'irai mon chemin, toi le tien, comme le voudra le sort. A quoi bon tant causer? Embrasse-moi encore une fois, ma colombe. — Oh! mon Kousia! — Nous nous sommes rencontrés avec amour, et maintenant il est temps de nous quitter avec amour. Tu dois vivre, et moi aussi. Il n'est pas juste de nous entraver. Il faut vivre comme ceci et comme cela, de toute la largeur de la vie. Et toi, tu geins, petite sottie. Souviens-toi, plutôt; était-ce doux, nos baisers? Eh! toi... »

Un peu plus tard, il ajoute impérieusement : « Il ne

faut pas discuter avec son âme; quand on va contre soi-même, on est perdu. »

Toute la morale des vagabonds tient dans cette maxime : « Conforme ta vie à ton être, réalise toutes les puissances de ton individualité propre. » Mais ils se perdent dans la diversité de leurs aspirations confuses : « Si j'avais pu savoir ce que je veux!... dit Malva. J'ai toujours envie de quelque chose. Je veux... quoi? Je ne sais pas. Parfois je voudrais sauter dans un bateau et aller sur la mer, loin, loin... Et, d'autres fois, j'aurais voulu faire de tous les hommes des toupies qui tourneraient, tourneraient devant moi. Je les regarderais et je rirais... Tantôt j'ai pitié de tout le monde et surtout de moi-même; tantôt je voudrais tuer tout le monde et puis moi-même... d'une mort horrible. Et je m'ennuie. »

En présence de ce qu'il faudrait faire et qu'ils ne distinguent pas nettement, ils éprouvent un pénible sentiment d'incertitude et de désarroi : « Il manque quelque chose à mon âme, dit Konovalov, de la force, peut-être? Non! simplement quelque chose, et voilà tout... As-tu compris? »

Aussi, dans leur incapacité de régler leur vie, plusieurs vont-ils jusqu'à rêver d'une impérieuse organisation qu'on leur imposerait, de lois qu'un homme très fort leur dicterait : car, à tout prix, « il faudrait dans la vie de l'ordre pour les actions... Nous sommes des êtres à part et nous n'appartenons à aucune série. Nous méritons un compte à part... des lois très sévères! »

Mais presque tous s'en tiennent à la partie négative de leur éthique, à la rébellion. Ils voient mieux ce qu'il y a de mauvais et ce qu'il faut briser que ce qu'il serait

utile de créer. Leur vanité s'exaspère à ce nihilisme forcené. Ils se croiront grands de s'être isolés et n'auront plus d'autre passion que de vivre incessamment au point de se sentir exaltés par la vie. « Vis et attends que la vie te brise; et, quand la vie t'aura brisé, attends la mort. »

Ils se posent vaillamment en face de la vie, avec la joie de la dompter et de la maîtriser. Ils ont passionnément confiance en eux-mêmes et, malgré tous les échecs, ils se savent des héros. Qu'ils arrivent ou non à réaliser la formule individuelle de leur être, ils ont conscience de dominer la vie par leur seule volonté d'être plus forts et plus hardis qu'elle. Ils ont la conviction d'être supérieurs aux maximes que d'autres ont faites pour leur usage propre ou bien acceptent par lâcheté. Ils méprisent les lois courantes et les violent avec désinvolture. A l'occasion ils voleront, pilleront, mentiront, se manifestant ainsi comme des hommes libres.

Pauvres *Uebermenschen*, dont toute l'ardeur réfractaire n'arrive qu'au vagabondage misérable! Jamais on n'a vu plus paradoxalement mêlés tant d'orgueil et tant de pauvreté. Ils sont si chétifs et si dénués de tout qu'en réalité, s'ils mentent et volent, c'est principalement pour ne pas mourir de faim. Ils transigent avec leur amour-propre; ils sont obligés de mendier leur subsistance auprès de ceux qu'ils méprisent et dont ils mettent toute leur ardeur à se différencier. Mais de ces avilissements ils ne s'aperçoivent ni ne veulent s'apercevoir : ils vivent dans une prodigieuse illusion, dont ils ne sont les dupes qu'à moitié et dont ils s'appliquent à entretenir en eux la magnifique splendeur. Ils mentent aux autres pour la vie de leur

corps, mais pour la vie de leur âme ils se mentent à eux-mêmes. Ils se forgent une chimérique image d'eux-mêmes, agrandie démesurément, somptueuse jusqu'à l'absurde. Au cours d'une épidémie redoutable qui sévit dans la ville, le cordonnier Orlov, infirmier de circonstance, trouve dans cette activité, qui bientôt le lassera, un merveilleux objet d'exaltation pour son ardeur : « Je sens en moi une puissance invincible. C'est-à-dire que si le choléra se transformait en un homme, un héros, en Ilia de Mourom¹ lui-même, je me mesurerais avec lui. Viens te battre à mort ! Tu es une force, et moi, Grichka Orlov, je suis une force. Lequel de nous l'emportera?... Et je l'aurais étouffé, et je me serais couché dessus... Et il y aurait une croix dans la plaine et une inscription : *Ci-gît Orlov... qui a libéré la Russie du choléra.*

Soutenus par de telles imaginations, ils mettent leur arrogance à souffrir crânement le martyre de leur pauvre vie.

*
* *

On ne doit pas confondre l'individualisme des vagabonds avec l'égoïsme. Leur conduite est exempte de mesquinerie ; il leur arrive à chaque instant de sacrifier leur intérêt à leur orgueil. Ils ont dans la misère d'exquises gentillesse les uns pour les autres, mêlées de brusquerie et de brutalité sans doute, mais d'autant plus touchantes qu'elles se dissimulent sous des dehors plus farouches. Tel ce pauvre diable qui rencontre un jour dans une petite ville une fille perdue, presque

1. Héros légendaire du cycle épique de Kiev.

une enfant, aussi misérable et affamée que lui. Ils volent ensemble un pain et le partagent. Elle réchauffe chastement son compagnon contre son corps, et tous deux se consolent par le récit commun de leur infortune, par de la sympathie, par de la pitié.

Parfois des scrupules de conscience surgissent en eux si impérieusement qu'après avoir peiné longtemps et affronté de graves dangers pour faire un coup, ils renoncent au bénéfice de leur audace.

Ces actes d'honnêteté tardive ont en certains cas une valeur presque héroïque. Deux misérables qui se sont associés pour s'entr'aider à ne pas mourir tout de suite, dérobent un cheval, une rosse désolante, dont ils ne pourront que vendre la peau. C'est leur dernière ressource; après cela, plus rien. L'un d'eux est poitrinaire et presque agonisant. Mais bientôt la pensée du paysan qu'ils ont privé de son cheval le hante et lui devient insupportable comme un remords. Il hésite, il craint que la restitution qu'il voudrait faire n'afflige son camarade. Finalement, tous deux se décident : ils n'ont pas le cœur de profiter de leur vol, et le poitrinaire meurt autant de faim que de son mal.

Les sentiments de douceur et de compassion s'unissent en ces vagabonds aux pires instincts de violence et peuvent triompher de leurs passions brutales. Ces accès de bonté simple et de tendresse ingénue sont alors, chez ces forcenés, d'une qualité très délicate. Émilian Pilaï va tuer un homme : du même coup il se vengera et s'enrichira, car la victime qu'il a choisie est riche et l'a exploité. Il n'a ni remords ni hésitation, il guette sa proie. Mais voilà qu'il aperçoit une fillette qui se lamente et veut se noyer, ayant été déçue dans son amour. Il s'intéresse à elle parce qu'elle est frêle et

jolie. Il s'approche d'elle, la questionne et s'efforce de la consoler. Il est heureux quand enfin elle sourit. Il oublie son projet sinistre et n'a plus d'autre pensée que de reconduire à ses parents la petite amoureuse. Et quand celle-ci lui propose en reconnaissance quelque argent, il refuse par un obscur désir de ne pas gâter la beauté de ce souvenir unique. Cela ne l'empêchera pas de se colleter, tout de suite après, avec un *dvornik* et de finir la nuit au poste, mais il aura conservé intacte l'image d'une aventure charmante.

Ils ont des générosités et des dévouements singuliers qui, par leur imprévu, leur excès même, les feraient prendre pour « d'inconscients chrétiens », si l'on ne s'apercevait aussi qu'ils se gardent jalousement dans une volontaire affirmation d'individualisme. Konovalov a rencontré dans une maison de débauche une fille qui lui a paru jeune, fraîche et tombée là par malchance. Il a quitté presque aussitôt la ville où elle était; Capa ne lui a laissé ni regret sentimental, ni voluptueux souvenir. Mais il lui a promis, dans une minute d'attendrissement, de la tirer de son bouge. Il lui envoie de l'argent, le peu d'argent qu'il gagne à grand-peine, espaçant ses générosités quand il se grise trop, et puis se remettant à la tâche, se reprochant cette interruption de son œuvre de rachat. Il veut faire une chose belle en relevant une fille au niveau d'une créature humaine. Il ne réfléchit pas davantage. Mais Capa s'est figuré que, si Konovalov la libérait, c'était pour l'épouser. Elle débarque donc un beau jour chez son ami, et, pleine de confiance, se présente à lui comme la fiancée attendue. C'est une étrange révélation pour Konovalov. Cette tournure imprévue que prennent les choses le contrarie extrêmement et le révolte. On empiète

sur sa liberté : « Voilà Capa, ce qu'elle a imaginé :
« Je veux vivre avec toi, comme qui dirait ta femme.
« Je désire, dit-elle, être ton chien... — C'est tout à
« fait saugrenu ! Mais, chère petite, lui disais-je, tu n'es
« qu'une sottise ; pense, comment pourrais-tu vivre avec
« moi ? Primo, je suis un ivrogne ; secundo, je n'ai
« pas de foyer ; tertio, je suis un vagabond et ne peux
« tenir en place... et encore bien d'autres choses ! »
Capa, déçue de son rêve d'installation, retourne à sa
mauvaise vie. Konovalov le sait, il le regrette, il lui
aurait plu que sa bonne intention réussît, mais il a le
sentiment absolu que cela ne dépend pas de lui : l'idée
de payer de sa liberté ne saurait lui venir... Son
argent, son travail, tant qu'on voudra ; mais la per-
sonne même de Konovalov, jamais. Sa philosophie
n'aboutit pas au sacrifice de soi. C'est à chacun de faire
sa vie, nulle individualité n'a le droit d'absorber les
autres. Le devoir de charité compatissante est limité
par le devoir de défense personnelle.

Une autre vagabond, qui est sans doute Gorki lui-même, dans une de ses nouvelles, s'élève à un degré supérieur de charité. Il a trouvé dans un port une espèce d'être misérable que le sort a jeté là, trop fainéant pour travailler et trop bête pour retrouver son chemin vers les propriétés de son père, d'où l'ont chassé de louches aventures. Il n'attire pas la sympathie, il n'a rien pour séduire ou pour apitoyer. Mais Gorki se dévoue, simplement parce que cela lui plaît. Il n'a plus d'autre but immédiat dans la vie que de servir cet inconnu. Celui-ci est paresseux : il travaillera pour lui ; celui-ci a un appétit féroce : il lui abandonnera sa part ; celui-ci devient chaque jour plus exigeant, plus brutal et plus capricieux : rien ne rebutera le bienfai-

teur acharné, ni les injures, ni les mensonges ; et, plus il reconnaîtra l'indignité de son obligé, plus il mettra d'entêtement à se sacrifier. Cela l'agace, le fatigue, lui devient odieux ; mais il s'exalte à la besogne, parce qu'il se sent volontaire en l'acceptant.

Il se présente à nous dans cette nouvelle étrange comme un apôtre ou comme un martyr de la charité. Mais ce qui l'anime dans sa tâche, c'est le sentiment qu'il est extraordinaire en la revendiquant et se transforme, suivant son vœu, en une sorte de héros du renoncement.

*
* *

Enfin, et c'est peut-être là l'explication dernière de tant de contrariétés et d'incohérences, toute cette philosophie et toute cette spontanéité ont chez ces vagabonds quelque chose d'enfantin. Ils se croient très blasés sur l'existence, mais leur humeur est primesautière et naïve ; leurs impressions ont une fraîcheur ingénue. Il y a presque toujours dans leur cynisme de la fanfaronnade ou de la timidité ; ils sont plus candides qu'ils ne le pensent.

Ils aiment la nature en sauvages et en artistes ; ils la goûtent dans sa simplicité et dans son charme quotidien. Ils s'attendrissent de voir « un coin du ciel bleu qui les regarde avec, dessus, deux étoiles : l'une d'elles, grande, brille comme une émeraude ; l'autre, non loin d'elle, est à peine apparente... »

Dans sa solitude muette, la nature leur est une meilleure confidente que les hommes. Ils la trouvent pareille à eux, libre et indéterminée ; ils lui prêtent leurs sentiments les plus divers, les plus tourmentés

et même les plus mesquins. Les nuages qui traînent au ciel leur semblent las d'une fatigue analogue à la leur. La mer sourit, comme prise d'une gaieté sans cause et qu'ils connaissent bien, elle se moque, elle crie, elle se désespère, elle souffre d'un obscur émoi. Le vent a froid, il se heurte aux parois des murs avec un gémissement maladif. La steppe, aux fins de jours, s'alanguit de chaleur moite et s'endort.

Quelquefois on dirait que la nature les taquine ; ils entrent en dispute avec elle, ils lui parlent et l'insultent... Émilian Pilaï trouve sa blague vide dans sa poche. Il s'irrite, prend la misérable loque, la retourne et l'examine, et la jette dans la mer. Une vague s'en empare, l'entraîne loin du bord, puis, « ayant vu ce qu'était le cadeau, la rapporte avec indignation sur le sable. « Tu n'en veux pas ? s'écrie « avec rage Émilian ; tu la prendras quand même !... » Et, saisissant la pochette mouillée, il fourre une pierre dedans, prend son élan et la lance très loin dans l'eau. »

Mais surtout la nature les charme par sa splendeur. Ils en épient les variations de couleur, ils s'amuse des spectacles qu'elle leur offre. « Konovalov aimait la nature d'un amour profond et muet, qu'il exprimait seulement par l'éclat doux de ses yeux. Et toujours, quand il était dans les champs ou sur la rivière, il entrait en une extase pacifique et caressante qui augmentait encore sa ressemblance avec un enfant. »

Comme des enfants ou des artistes. On ne sait s'ils sont puérils ou raffinés. Les deux ensemble. Ils goûtent un plaisir quintessencié à se faire puérils au milieu des choses simples et naturelles. Konovalov et son ami, quand ils allaient se reposer dans les champs, allu-

maient un feu, bien que ce fût l'été, pour ajouter la joie de la flamme à la beauté du paysage.

Ils sont de grands enfants prodigieux en qui s'agitent des forces fécondes. Ils sont une admirable puissance de rêve et d'action qui souffre du mal de ne pas savoir s'appliquer à la vie.

Ils sont peut-être de l'avenir qui sommeille et qui par instants semble prêt à surgir. C'est ce que des critiques ont vu dans les écrits de Gorki. On a compris qu'en introduisant dans la littérature toute une classe sociale, il ne faisait pas seulement œuvre d'artiste.

*
* *

Gorki, dans son désir d'élargir le champ de son art, se mit au roman avec *Foma Gordeïev*. Nous ne sommes plus chez ses va-nu-pieds ordinaires : la caste où il nous introduit, — celle des marchands de la Volga, — par la violence étrange des passions qui l'animent, par les coups de fortune qui la bouleversent et la rendent à la fois jouisseuse et incertaine de l'avenir, par l'excès de son intensité vitale, a des analogies avec les vagabonds qu'il avait jusqu'alors dépeints. C'est un monde singulier, très fermé, très autonome, qui a ses mœurs et ses habitudes, ses traditions et son orgueil, son langage à lui, ses préjugés spéciaux. Il a son aristocratie, fondée uniquement sur le succès, et sujette par suite à mille fluctuations ; il a ses déclassés et ses exploités. Ces riches marchands, établis sur les rives du fleuve, font le trafic de toutes denrées dont la Volga est la route naturelle. Ils spéculent sur ces produits, ils en fixent le cours, les monopolisent, les lancent sur le marché, réalisant de fabuleux bénéfices ou se ruinant

avec la même soudaineté. Ils ont l'instinct rapace et calculateur du grand homme d'affaires, mi-marchand et mi-forban. Aucun scrupule ne les gêne, mais une incessante préoccupation, la nécessité de combiner toujours des coups nouveaux, les entretient dans une fièvre perpétuelle. Ils sont hypocrites et astucieux, vivent ensemble en bonne intelligence, associés ou complices, et se trompent et se fraudent avec une singulière effronterie dans la duplicité. Ils mènent une vie ardente d'opiniâtre lutte et de fête effrénée. Ils travaillent et se soûlent ; ils ont de fastueuses installations et des mœurs barbares.

Foma Gordeïev est le fils d'un de ces hommes indomptables qui sont sortis de rien et qui vers trente ans brassent des millions. Il a hérité de son père un caractère excessif, mais il n'a pas comme lui le don d'appliquer aux affaires son énergie démesurée. Il est beau, robuste, énorme, bien constitué pour la lutte, mais il y a en lui quelque chose d'indécis et de trouble. A vingt ans, Foma devient orphelin, et sa nature ardente, abandonnée à elle-même, se trouve plus que jamais désorientée dans la vie. Il tombe sous la tutelle de son parrain, type de marchand adroit, intrigant, qui affecte la bonhomie et, sous son air de rondeur plaisante, cache de vifs instincts de lucre et de vol. Foma ne peut souffrir la domination de cet homme. Dans la vie qu'on lui fait mener, il ne trouve rien à quoi se rattacher, il ne trouve rien surtout qui comble le vide immense de son âme. Il sent en lui-même quelque chose d'inemployé qui reste en souffrance. La recherche des richesses ne lui suffit pas ; son tuteur lui reproche avec colère et ironie de ne pas comprendre et de ne pas aimer l'argent. La débauche, dans laquelle il

se jette avec frénésie, n'arrive pas à le distraire d'une sourde mélancolie qu'il ne se définit pas et qui provient de l'inadaptation de son âme à sa destinée. Il réfléchit, presque sans le vouloir et sans clairement se rendre compte d'un vague pessimisme dans lequel il s'enlize. Il conçoit que la vie a un sens profond qu'il ne peut pénétrer, il souffre de se gaspiller à des incertitudes douloureuses.

L'idée lui vient que c'est la faute de sa fortune s'il est ainsi angoissé, parce qu'elle l'opprime, parce qu'elle refrène toutes ses ardeurs d'indépendance. Dès lors elle lui est à charge; il veut se débarrasser d'elle. Il propose à son parrain de la lui abandonner. Mais celui-ci, homme d'affaires ingénieux, a un tout autre plan pour s'emparer de cette richesse avec plus de sécurité. Il va tirer parti des bizarreries trop réelles de Foma et le faire passer pour fou. Par une manœuvre savante, il portera jusqu'à la démence la singularité morale du jeune homme, afin de le rayer de l'existence et de devenir le possesseur naturel de ses biens.

Foma lui-même, sans le savoir, facilite cette combinaison. Un jour qu'un riche marchand donne une grande fête pour l'inauguration d'un vapeur, le parrain est invité; il persuade Foma de l'accompagner. C'est un banquet monstre sur le bateau, d'un luxe lourd, avec accompagnement d'orchestre et grosse joie débordante. Le parrain se lève, fait un discours gonflé de l'orgueil de la caste; il en célèbre la grandeur, l'avenir et la puissance. Mais, à peine les acclamations qu'il a suscitées se calment-elles, que Foma lance un juron de rage, et, comme pour répondre à l'étonnement que cette sortie a provoqué, le voilà qui déclare aux convives ahuris tout son mépris et toute sa haine. Et,

voyant que sa diatribe ne cingle pas assez chacun de ces voleurs somptueux, il précise ses invectives, il crie à celui-ci ses bassesses, à celui-là ses turpitudes, à celui-là ses rapines. Et cet autre, quand donc ira-t-il en Sibérie expier le viol de cette petite fille? Et cet autre qui a tué sa maîtresse, et cet autre qui a fait des mendiants de ses neveux, quand donc seront-ils châtiés? Une fureur soulève alors toute la caste assemblée, on se rue sur le prophète en délire, on le ligote avec les serviettes, on le jette contre le bord du vaisseau, on l'insulte et on rit de cette débilité d'un homme seul contre tous. Et lui, Foma, comme retombé lourdement de son exaltation furieuse, morne maintenant, humilié et détruit, ne trouve plus la moindre force de réaction. Il demande qu'on le délivre. On a encore peur de lui, on lui délie seulement les jambes. Il s'assied à la table souillée du festin et réclame de l'eau-de-vie. Il reste là longtemps, écroulé; de grosses larmes silencieuses coulent de ses yeux clos. La fête est finie, on revient à toute vapeur. On chuchote dans les groupes que cet homme est fou, décidément, et le tuteur déplore, comme il convient, cet événement, et les autres constatent qu'une grande fortune va donc échoir à ce collègue.

On interne Foma dans une maison de fous, puis on le relâche : il n'est pas dangereux. L'échec de son enthousiasme l'a vidé de tout ce qui jadis faisait sa force. Il n'est désormais qu'un pauvre être, presque imbécile, qui erre dans les rues et dont on se moque. Et les gens l'interpellent au passage : « Hé! toi! prophète! raconte-nous la fin du monde... » Mais il semble inattentif à toute parole et reste muet, mystérieusement fermé, sans qu'on sache si dans cette âme dévastée un sentiment survit. Ainsi finit Foma Gordeïev, con-

damné par la vie parce qu'il n'a pas su se mettre d'accord avec les circonstances de sa destinée.

Il avait originellement l'âme inquiète du vagabond. Les hasards seuls de sa naissance et de sa fortune l'empêchèrent de se jeter dès le début dans la vie errante. Mais, aussitôt qu'il fut homme, il essaya de briser toutes les entraves. Dans l'opulence, il souffrait, à chaque minute, de son incapacité de vivre : toute impression se transformait pour lui en une pénible allusion à son déclassement parmi les siens. Il sentait que la vie réclamait de lui un effort, un arrachement, et que le prix en devait être la liberté. Il n'eut d'énergie que pour une sortie furieuse et inepte, belle d'indignation mais absurde, contre l'infamie de sa classe. Il devint un vagabond brisé, hébété; toute sa force vitale et spirituelle avait été par lui-même perdue sans profit.

*
* *

Dans le cours de 1900, Gorki commença la publication d'un nouveau roman, *Le Moujik*. Puis le bruit courut que l'auteur avait détruit la fin de son œuvre et qu'il était parti subitement, sans prévenir, on ne savait où, reprenant sans doute son vagabondage. Il y a quelque chose d'inquiétant et de pathétique dans les caprices de cette destinée. Quelle velléité le rejetait encore en dehors d'une vie dans laquelle il s'installait? On se perd à débrouiller les mobiles secrets de cette âme tourmentée et insatiable qui n'aura donc jamais pu trouver sur terre le lieu de son repos et de son apaisement.

En plein génie a-t-il senti que ce génie même ne le

contentait pas, n'assouvissait pas les immenses besoins de toute sa vitalité? Est-il alors allé redemander à la vie des sensations plus ardentes, quelque chose de plus passionnément émouvant que tout ce que l'art pouvait lui donner? Il ne veut pas devenir l'esclave d'un moment de son existence, et rompt avec son *moi* d'hier si celui-là cesse aujourd'hui de frémir à la vie.

*
* *

Il est possible que cette crise ait mis en péril la puissance créatrice de Gorki; peut-être a-t-il douté de lui-même pour l'avenir, a-t-il cru son œuvre achevée... Il en sortit, au contraire, plus fort, comme régénéré. Un roman et deux drames, produits presque coup sur coup, témoignent de cette belle recrudescence de son talent.

C'est avec *Les Trois* qu'il fit sa rentrée dans la littérature.

Il a renoncé aux peintures mondaines qui, dans *Varenka Olessova*, ne lui avaient pas réussi, et à l'étude de « l'intelligence » qui semblait devoir être le sujet principal du *Moujik*. Il est revenu avec délices à ses héros d'antan, débraillés, pauvres, lamentables, mais riches de sensations. *Les Trois* ont de l'analogie avec *Foma Gordeïev*. Cependant les types ont mûri dans l'esprit du romancier et ses conclusions sur la vie sont devenues plus pessimistes encore. Des trois héros de ce roman, Ilia Louniev est la figure centrale. Gorki le dépeint avec une sorte d'admiration, parfois irritée et presque haineuse, parfois craintive : on dirait que c'est son âme qui, extériorisée, s'agite devant lui et lui demande l'explication de la vie.

Ilia est orphelin; son enfance se passe parmi des ivrognes, des débauchés et des malfaiteurs. Il a vu voler, et il note que le crime est resté impuni. Mais il est honnête de nature, brutalement véridique. Un marchand qui l'emploie comme domestique, parce qu'il sait lire, le respecte pour sa probité et le chasse bientôt parce que cette probité est gênante. Ilia ne se décourage pas. Il veut à tout prix se faire une existence propre et pure, il se sent des droits au bonheur. Il devient marchand ambulancier et, lorsque les agents le bousculent, il riposte avec arrogance. Une âpre volupté de révolte l'exalte. Quand arrive pour lui l'âge d'aimer, comme il est très beau, il a les caresses ardentes et désintéressées, mais flétries, d'une fille qu'entretient un vieil usurier. Ilia se dit avec amertume qu'une femme pour lui seul, une femme chaste, est un rêve irréalisable. « C'est pour les riches les femmes honnêtes, comme tout le reste ». Lui, « il n'a jamais rencontré un être humain qu'il pût regarder avec plaisir, il n'a jamais trouvé de pureté dans la vie ». Un jour, cédant à un simple mouvement de dégoût, Ilia tue le vieil usurier. Il tue sans remords, et son sang-froid l'empêche d'être pris. Dans la caisse du vieux il dérobe quelque argent, et il peut vivre plus proprement. Il quitte la grande maison où il croupissait et loue une chambre dans un ménage gentil et jeune. La femme le charme par son air entendu, raisonnable, sa mise soignée; il croit s'approcher de gens qui vivent autrement et mieux que ses pareils. Sa maîtresse l'abandonne pour un amant riche. Il est seul au monde avec son désir passionné de vaincre. La jeune femme, sa propriétaire, qu'il respecte et auréole de toutes les vertus, se jette à son cou avec cynisme et lui révèle, dans des entretiens

qui l'écœurent, la vie cachée des bourgeois : ceux-là aussi barbottent dans la fange, avec plus d'impudeur encore que les mendiants et les vagabonds. Pourtant ils ont, les bourgeois, un semblant de bonheur. Et Ilia s'indigne de l'injustice du sort. « Je vois que ma vie n'est pas une vie véritable... On m'a enfermé dans un cercle; et, quelque chemin que je prenne, j'aboutis à un mur! Pourquoi? » Personne ne le dira, ni à lui, ni à ses pareils. Ilia songe, à n'en plus finir, et il sait que ses songeries sont stériles, bien que leurs racines soient dans son cœur. Il a des moments d'orgueil. Son commerce prospère, il possède une petite boutique. Un camarade lui prédit qu'on le rejettera dans la boue d'où il s'est tiré; il répond : — « Mais non, je suis solide, je ne me laisserai pas terrasser ». Cependant il ne peut se contenter « du petit bout de bonheur » qu'il a. Il veut plus.

Le hasard met une jeune fille sur le chemin d'Ilia. C'est la jeune fille russe émancipée, vaillante, pauvre, d'âme noble et généreuse, mais pour Ilia elle est mal-faisante. Gorki a compris ce que l'intellectuel russe a d'intransigent, de rude et de limité; ce portrait qu'il trace en passant est un chef-d'œuvre de clairvoyance et de pénétration. « Sonia parlait distinctement, mais comme à contre-cœur, en serrant les dents; elle marchait vite, la tête haute, en ayant l'air de se glorifier de son visage sans beauté. Ses grands yeux sombres avaient un regard sérieux et sévère, et, dans ses traits comme dans toute sa personne haute et svelte, il y avait quelque chose de singulier, de loyal et de ferme. Elle intimidait Ilia. Il la croyait fière. » Cette jeune fille maigre, au nez camard, au front déjà ridé, étudie encore; elle n'a guère d'autre instruction que celle, très

peu étendue, qui s'acquiert au lycée, mais à Ilia elle semble pleine de science. Sonia s'émeut quand elle s'aperçoit d'un malheur matériel, d'une injustice évidente. Cependant elle ne comprend pas Ilia. Imbue de théories, elle est mauvais psychologue, elle n'est à l'aise que dans les discussions abstraites, elle ne sait agir que d'après les principes de la morale humanitaire. A Ilia, qui se fait un mérite de travailler, lui qui a grandi parmi les voleurs, elle déclare avec hauteur que le commerce est un vol. Ces paroles blessent Ilia. Il veut se défendre contre les accusations de Sonia; mais, comme il ne sait pas argumenter, il injurie la jeune fille, qui, dédaigneuse et obstinée, lui retire son amitié. Alors commence, pour Ilia, la vie à la dérive. Ses espoirs sont fanés et le malheur crie de partout. Ses deux amis, Iakov et Pachka, souffrent comme lui, sont victimes de mauvais traitements et d'injustices. Ilia est écœuré. La « vie propre », il l'envoie au diable; aucune vie d'ailleurs ne lui est possible. Il veut partir, marcher toujours pour ne pas se laisser enlizer. Tout bouillant du spectacle d'une iniquité récente, — des gens cossus, dont il connaît les mœurs détestables et la fourberie, viennent de condamner pour vol une malheureuse, — Ilia se rend chez la bourgeoise dont il a été l'amant. Il tombe au milieu d'une assemblée nombreuse de boutiquiers et de petits fonctionnaires, gonflés de préjugés et d'orgueil.

Il voit qu'on le trouve grossier et rude. Il parle du lâche jugement : on se détourne de lui avec mépris, ou bien on lui reproche de critiquer une institution de l'État. Sa rage n'a plus de bornes. Il sait la laideur morale de tous ces gens, il est révolté de l'attitude fausement honnête de sa maîtresse, qui cependant a,

parmi ses invités, un nouvel amant. Il lui crie sa honte en pleine figure; il déclare qu'elle a été à lui : « Soyons francs, enfin ! J'ai décidé d'être franc ! » Au mari qui veut le frapper, il dit : « Arrière ! tu es trop faible. Je n'aurais qu'à te pousser et tu tomberais. Écoute plutôt, et vous tous écoutez. » Il dit que le mal se fait de lui-même, que tout, dans la vie, se fait de soi-même. Il déclare que c'est lui qui étrangla le vieil usurier et insiste pour qu'on le croie. Il considère que son crime était fatal et naturel. « On ne peut rester honnête et vivre. » Les autres êtres tuent ceux qui sont honnêtes. « Je suis méchant, moi, et cependant j'apparais parmi vous comme un pauvre chat parmi des milliers de rats au fond d'une cave. » La masse mauvaise est trop immense. « Vous êtes partout, vous ! c'est vous qui décidez de tout ! »

Comme Foma Gordeïev, Ilia est anéanti par l'effort de son discours. Mais, plus intelligent, plus amer que Foma, il ne veut pas tomber au pouvoir de la meute qui hurle autour de lui. Il échappe aux policiers qui sont venus l'arrêter; il s'enfuit de toute la vitesse de ses jambes. L'air siffle à ses oreilles; il s'épuise, mais il continue sa course, jetant son corps dans l'obscurité grandissante. Derrière lui, les gens de la police courent aussi, lourdement. Ilia sait qu'il atteindra bientôt à un tournant de la route; puis ce sera la grande rue, et là on s'emparera de lui pour le traîner devant les juges qu'il hait. Il se rappelle tout à coup qu'un mur se dresse ici même. Il s'élançe contre ce mur, de toute la force qui lui reste. Un bruit sourd, rapide, se fait entendre. Ilia a le crâne fendu.

Le pessimisme de Gorki devient toujours de plus en plus sombre. Foma est vaincu, mais on se résigne

presque à son échec parce que Foma ne sait pas lutter. Ilia Louniev, au contraire, est un caractère puissant. Il se supprime, après un effort acharné, parce qu'il n'y a pas de place pour lui dans la société telle qu'elle est constituée, parce qu'il sera toujours rudoyé et incompris, qu'il lui faudrait de la charité et de la douceur, et qu'il n'en rencontrera jamais.

*
* *

Ce sont encore des déclassés que peint Gorki dans son drame des *Petits Bourgeois*. Une imprudence fut commise par les vieux Bessémenov : ils ont fait donner un peu trop d'instruction à leurs enfants...

On sait combien, en Russie, la société est strictement hiérarchisée ; c'est le régime des castes : il y a d'autant plus de déclassés que la séparation des classes est plus rigoureuse. Dans chaque caste, on s'effraye de quiconque, indocile aux anciennes traditions, manifeste avec trop d'indépendance son individualité. Celui-là est parmi les siens comme un intrus. L'éducation fait d'un homme qui appartient à une classe humble, séculairement ignorante, un être anormal et gênant.

Gorki, dans les *Petits Bourgeois*, s'est montré dramaturge puissant, clairvoyant et véridique. Sa prédilection pour les êtres actifs, forts, que la vie n'effraye pas, apparaît avec netteté. Néanmoins il a pitié des faibles qui végètent dans une vie terne et médiocre, une vie qui les serre de toutes parts comme un vêtement trop étroit, mais qu'ils ne savent refaire à leur guise. Autour de ces deux types : les lutteurs francs et les découragés veules, il met les êtres de routine, qu'aucune instruction n'a effleurés, dont les préjugés

sont absolus. Ce sont les vieux, hostiles à tout courant nouveau, irrités et jaloux; ils sentent que quelque chose d'inusité s'est introduit dans les jeunes cervelles, que la sagesse et l'expérience des pères n'est plus la règle de tout. De cette lutte des vieux et des jeunes naît le drame, intense et quotidien.

Les Bessémenov, petits bourgeois prospères, ont des enfants instruits. Pierre a été quelque temps à l'université, mais il s'est fait exclure pendant les troubles; il le regrette d'ailleurs, puisque ses convictions ne sont pas outrancières et qu'il n'est ni un enthousiaste, ni un fanatique. Tatiana est maîtresse d'école; elle accomplit sa tâche avec fatigue et presque avec dégoût, elle ne cherche qu'à tuer le temps. A vingt-six ans elle est déjà presque une vieille fille et son âme s'use dans l'amertume.

Le vieux Bessémenov tracasse sans cesse Pierre et Tatiana. Il sent que les livres ont mis une barrière entre lui et ses enfants; et il en souffre. Il dit à sa femme, qui cherche à maintenir la paix dans le foyer : « Fais attention, la mère, quand tu énonces tes idées. Nous vivons parmi des gens lettrés. Ils peuvent tout critiquer en vertu des principes de la science et des hautes conclusions de l'intelligence. Tandis que nous sommes des vieux, des imbéciles. » Parfois il cherche à se rapprocher de ses enfants, mais il n'a pas le tact qu'il faudrait; et surtout, le fond de son caractère est trop despotique; un rapprochement, s'il avait lieu, ne saurait durer : « Je ne veux pas vous offenser. Moi-même je suis offensé par vous, amèrement offensé... Je marche avec précaution chez moi, comme si le plancher était semé de débris de verre... Mes vieux amis ont renoncé à venir me voir : — Tes enfants, me disent-ils,

sont instruits, et nous sommes de simples gens, ils pourraient rire de nous... Une fois vous avez ri d'eux, et je brûlais de honte. Tous m'ont abandonné, comme si d'avoir des enfants instruits était une peste. »

A côté de Pierre et de Tatiana il y a Nil, un enfant d'adoption, solide gaillard, plein d'entrain et de verve, qui fait avec ardeur son métier de mécanicien. Il présente un saisissant contraste avec les jeunes Bessémenov : « J'aime la vie, le bruit, le travail, les gens simples et gais. Est-ce que vous vivez, vous ? Vous errez à côté de la vie et vous gémissiez sans raison ; vous vous plaignez... de qui, de quoi, pourquoi ? je ne comprends pas. » Nil aime une jeune fille, Polia, parente pauvre des Bessémenov, candide et bonne. Il annonce aux vieux qu'il va l'épouser et cette nouvelle déchaîne toute une tempête. Bessémenov est outré que Nil ne lui ait pas demandé son autorisation ; du reste, ce mariage est, à son avis, ridicule : Nil doit rembourser aux Bessémenov l'argent qu'a coûté son entretien. Nil ne se laisse pas intimider. Il a foi en lui-même, il s'acquittera de sa dette. Il estime que par son travail il a droit à l'indépendance ; de fait, il a déjà remboursé les Bessémenov. Il se croit son propre maître. L'amour de Nil et de Polia est pour Tatiana une insupportable douleur. Elle aime Nil. Elle tente de s'empoisonner, mais n'y réussit pas. Cet acte est inutile et ne change rien en elle. Faible déjà moralement quand elle avait l'espoir d'épouser Nil, elle continue à geindre ou bien à s'impatienter comme autrefois, un peu plus peut-être. Pierre aime une jeune veuve, Hélène, créature gaie et saine, qui prend pitié de lui ; malgré les imprécations des vieux Bessémenov, elle décide de l'épouser pour l'arracher à eux : « Vous êtes une rouille, leur dit-elle,

et non pas des êtres humains. Pierre ne reviendra jamais à vous, jamais. » Hélène entraîne Pierre. Nil, indompté et fier, a emmené Polia. Tatiana pleure. Sa mère s'écrie : « Tatiana, ma fille, malade, malheureuse, qu'arrivera-t-il encore?... »; puis s'adressant à son mari : « Père! chéri! pourquoi nos enfants nous font-ils souffrir, de quoi nous punissent-ils. »

La philosophie de Gorki se caractérise plus puissamment qu'en nulle autre de ses œuvres dans ce drame des *Bas-Fonds*, sombre, noir, éclairé cependant de l'esprit d'un vieux vagabond qui péroré et qui, à force de vivre, s'est fait de la vie une opinion claire, poignante d'ailleurs et désabusée.

L'endroit est sinistre. Une espèce de souterrain sordide et obscur. Une douzaine d'êtres sont là, pêle-mêle, hommes, femmes, gens sans aveu ou honnêtes travailleurs. C'est là qu'ils dorment, parqués comme des bêtes, et que, de jour, ils se réunissent pour jouer aux cartes, ou boire, ou argumenter sur les grands problèmes : la morale les préoccupe, soit qu'ils la nient, soit qu'ils la discutent. Ils se savent, au point de vue social, dignes de mépris; ils n'en ont cure : il se sont faits à cette existence comme ils se sont faits les uns aux autres.

Arrive un vieux chemineau, Lucas. Il a vu du pays, il connaît le cœur des hommes; il souhaite faire profiter de son expérience ses compagnons de hasard. Pépel, gars de vingt-huit ans, est un voleur. Lucas ne songe pas à l'en blâmer; cependant il veut l'empêcher de suivre une pente dangereuse : il ne faut pas devenir un meurtrier. A une fille qu'aime Pépel, il dit : « Va avec lui, n'aie pas peur. C'est un bon garçon. Seulement aie soin de lui répéter souvent qu'il est bon. »

Lucas respecte l'humanité, même la plus abjecte en apparence. Il faut, remarque-t-il, respecter chaque homme parce qu'on ne sait pas ce qu'il est, pourquoi il est né et ce qu'il peut faire... « Peut-être est-il né pour notre bonheur?... Il faut surtout respecter les enfants. Les petits enfants! Il faut leur donner de la latitude! Il ne faut pas gêner les petits enfants. Il faut les laisser vivre!... » Et Lucas considère que « les hommes sont toujours les hommes... » Plus je les regarde, dit-il, plus je trouve qu'ils deviennent intelligents et amusants. Et, bien qu'ils vivent toujours plus mal, ils veulent toujours le mieux, et ils sont têtus!... »

N'est-ce pas là l'ébauche d'une sorte de théorie du progrès, indépendante, à vrai dire, de toute foi dans le bonheur humain? Lucas y insiste; et il précise son idée en attribuant à l'individu bien doué un rôle particulièrement efficace dans le devenir de l'humanité : « Les hommes vivent pour s'améliorer. Prenons, par exemple, les menuisiers. Aucun d'eux ne vaut rien. Mais voici que, parmi eux, naît un menuisier comme la terre n'en a jamais vu... Il transforme le métier, le fait avancer de vingt ans d'un seul coup... Il en est ainsi des autres gens, des serruriers, des cordonniers et de tous les artisans, et des paysans et des riches aussi! Ils vivent pour le mieux; chacun s'imagine que c'est pour lui-même qu'il vit, tandis que c'est pour le mieux. Ils vivent pour de meilleurs hommes. »

Voilà pour l'avenir. Quant au présent, Lucas n'a point d'illusions. La vie n'est pas belle, absolument pas. La mort est un bien. Il dit à une pauvre femme qui se meurt : « Ce n'est rien, c'est la mort qui approche, ma colombe. N'aie pas peur, espère... Tu mourras et tu

n'auras plus rien à craindre, rien ! La tranquillité, le repos... tu n'as qu'à dormir ! La mort apaise tout, la mort nous est caressante... Quand on est mort, on se repose... c'est ainsi, chère ! Sinon, quand prendrait-on du repos ? »

Il adoucit les derniers moments de la moribonde. Pourtant, il n'est pas mystique ; il ne saurait définir ses croyances religieuses. Il se sert de la religion comme d'un mirage qu'il est bon de prendre pour la réalité. Le fait d'y croire donne de la substance au mirage. Lucas expose cette théorie à Pépel : « Si tu crois en Dieu, il existe ; si tu n'y crois pas, il n'existe pas. Ce qui est vrai, c'est à quoi l'on croit. » Il connaît la bien-faisante douceur du mensonge, qui dans la vie est une aide puissante. Seulement, il ne faut pas trop être la dupe de soi-même, quand on se forge des chimères ; le réveil serait trop dur.

Et, pour illustrer sa pensée, Lucas raconte l'histoire d'un pauvre homme qui cherchait la terre du Bien. Il était malheureux, mais comptait trouver cette terre, et cet espoir le soutenait. Il s'adresse à un savant, lequel déploie des cartes : la terre du Bien n'y figure pas. Il se fâche : — Comment, il avait vécu pour cette croyance, pour elle il avait tout supporté, et il n'y a rien ? On l'a volé ! Il dit au savant : « Tu n'es qu'un gueux, un misérable et non un savant ! » Et il le frappe sur l'oreille. Puis, il s'en retourne chez lui et se pend.

« Pourquoi, demande Lucas, avez-vous tant besoin de vérité ? Elle vous sera peut-être comme un coup de massue... »

Principalement Lucas a pitié des hommes. Il parle de l'humanité comme s'il était revenu parmi elle après un séjour dans le néant. Il n'a plus, lui, de passion. Il

ne connaît plus ni la haine, ni l'amitié, il absout les fautes d'autrui avec une indifférence souriante. Il sait que l'on arrive plus vite à dompter les hommes par la douceur que par la violence. En Sibérie, autrefois, n'a-t-il pas hébergé chez lui, pendant tout un hiver, des voleurs qui étaient venus le dévaliser. Ils avaient faim et s'étaient lassés de demander du pain sans qu'on leur en donnât... « C'étaient de braves gens, dit Lucas... Si je n'avais pas eu pitié d'eux, c'eût été pour eux la prison, la Sibérie. Or, ni la prison ni la Sibérie n'enseignent le bien. L'homme seul peut enseigner le bien... Oui, c'est très simple ! »

Dans le souterrain, ce philosophe a l'occasion d'étudier sur le vif des types curieux d'humanité. Il voit mourir la pauvre au milieu de l'indifférence cynique de tous les autres. Il voit la tenancière du taudis, Vassilissa, maîtresse de Pépel, battre et martyriser par jalousie sa jeune sœur Natacha. Il voit Pépel assommer dans un accès de rage le mari de Vassilissa. Mais Lucas, beau parleur, n'agit point. Il s'esquive habilement et sans bruit, pour aller rejoindre, en Petite Russie, les chercheurs d'une religion nouvelle.

Il subsiste de l'inquiétude dans le taudis, après le passage de Lucas. Satine, être fort, âme de révolté que retient seul l'absolu dédain de tout, Satine est celui qui a le mieux compris Lucas : il aimait ses argumentations subtiles et enjôleuses, il s'amusait de ses réflexions, mais il ne les prenait pas au sérieux. Satine est un déchu conscient de sa déchéance, qui l'accepte, la raisonne, et, pour ainsi dire, la consacre.

Il a de l'humour et de la dialectique. Voici l'essentiel de sa théorie du travail : « Fais que le travail me soit un plaisir ; alors, peut-être que je travaillerai. Oui,

peut-être! Quand le travail est un plaisir, la vie est agréable; quand le travail est un devoir, la vie est un esclavage!... » Autre maxime : « N'essaie pas de vivre par ton travail. Les hommes n'ont pas honte que tu vives pis qu'un chien. Mais voici : tu ne travailleras pas, moi non plus. De même cent autres, mille, tous! Comprends-tu? Tous abandonneront leur ouvrage. Personne ne fera plus rien... Quand je marche par les rues, on me regarde avec méfiance et l'on s'écarte. Souvent même on me dit : Misérable, travaille! Travailler? Pourquoi? Pour ne pas avoir faim? J'ai toujours méprisé les gens qui songent trop à se préserver de la faim : ce n'est pas l'essentiel!... »

Après le départ du vieux, Satine cite souvent ses phrases, imite ses intonations, ses formules. Mais ce n'est pour lui qu'un amusement. Il restera ce qu'il est : il ne subira aucune autre influence que celle de sa propre raison.

Très spécial, parmi les hôtes crapuleux du souterrain, est « l'acteur », doux et bon, d'intelligence faible. Il s'était fait de Lucas une sorte de confident. Il se parait devant lui de quelque orgueil. Il lui disait : « Quand mon organisme n'était point encore empoisonné par l'alcool, j'avais une bonne mémoire... Mais à présent, tout est fini, frère!... J'avais toujours un grand succès en déclamant ces vers; c'étaient des tonnerres d'applaudissements. Je ne me rappelle plus rien, plus un mot. Or, ces vers étaient ceux que j'aimais le plus! C'est triste, vieux!... Voilà, j'ai bu mon âme, je suis perdu. Pourquoi cela est-il arrivé? Parce que je n'avais pas foi en moi-même?... Je suis fini. Mon nom d'acteur était Svertchkov Zavolgsky. Personne, aujourd'hui, ne le sait, personne! Ici, je n'ai pas de nom.

Comprends-tu l'offense que c'est, de perdre son nom ? Même les chiens ont des noms. » Et Lucas le leurrait d'espoir, lui affirmait qu'il pourrait encore guérir, lui révélait qu'il y a, quelque part, un somptueux hôpital gratuit pour sauver les ivrognes...

Tant que Lucas était là, l'acteur vivait de cette fiction, rêvait de gagner cet hôpital « où le plancher, oui, le plancher, est en marbre » !

Lucas parti, le mirage disparaît. Une nuit que les gens du souterrain boivent et chantent, l'acteur à bout d'espoir se pend... « L'imbécile ! murmure Satine, il a interrompu notre chanson ! »

*
* *

L'œuvre de Gorki est, à ses yeux, entachée d'un vice capital. Elle est inapte à faire naître la joie qui vivifie. L'humanité a désappris la joie ; qu'a-t-il fait que plaindre ou railler la souffrance?... Ces réflexions le hantent, et ce doute sur son efficacité bienfaisante donne à son génie une sublime tristesse.

Son pessimisme irrémédiable dérive de ce fait que la vie ne comporte pas de solution logique. Elle n'a pas pour but définitif la félicité, ni quelque organisation régulière, comme en cherchent les moralistes : mais le désordre lui est essentiel et la douleur ne s'en peut séparer. Que reste-t-il à faire, dans ces conditions ? Le seul recours est de prendre à l'égard de la vie, nécessairement mauvaise, une attitude de beauté. Plus l'homme est grand, plus il perçoit l'horreur de son sort. Alors il se cantonnera dans un désespoir ardent et concevra comme son seul devoir de donner à chaque instant de sa durée la noblesse de sa farouche rébellion.

Il faut d'abord, suivant Gorki, détourner l'humanité des vaines recherches de bien-être médiocre. Surtout il la faut éveiller, car elle s'endort misérablement dans son indigne résignation. Il faut susciter en elle l'énergie, la force de se révolter; et cela, quitte à lui faire mal, quitte à la battre : elle veut la caresse brûlante de l'amour ou l'aiguillon de la douleur, — tout plutôt que le repos! Et c'est à quoi lui-même a travaillé en représentant toutes les noirceurs de la vie, tout le scandale de la destinée. Il a vanté des révoltés : non qu'ils réalisent le moins du monde le bonheur, mais ils marquent puissamment leur vie au sceau de leur volonté forte.

Et toute la vie ne peut et ne doit qu'être telle : une recherche désespérée de quelque chose qui serait sa raison d'être et qui n'existe pas. Car elle n'a pas de sens. Il ne s'agit pas de lui donner de vaines solutions provisoires, mais de prendre une conscience indignée de son inanité.

Il y a sur terre une classe d'hommes qui ont un sentiment plus intense de cette philosophie vraie à laquelle la lâcheté seule empêche les autres d'adhérer. Ces hommes-là sont les vagabonds, et Gorki les a peints dans leur orgueil de réfractaires avec une intelligence fraternelle. L'étude morale qu'il a faite d'eux est largement et profondément humaine. Car ce ne sont pas seulement ceux qu'on appelle vagabonds qui méritent ce nom. Mais en tout être qui vit se cache un vagabond plus ou moins conscient de lui-même, plus ou moins énergique à s'accepter comme tel, puisque toute âme est infinie dans ses désirs et irrassasiée dans ses besoins. Et ce qu'évoque Gorki dans cette œuvre pathétique, c'est le désespoir essentiel de l'humanité, l'épouvante du mal de vivre.

CHAPITRE III

LE SENTIMENT DE LA PITIÉ

WLADIMIR KOROLENKO

Wladimir Korolenko, le plus triste peut-être des écrivains russes d'aujourd'hui, étonne en même temps par sa douceur et sa sérénité. Il a vu, avec une terrible lucidité, dans son pays, la misère de la vie actuelle, l'injustice sociale, la malfaisance des hommes; et il s'en est affligé, mais il n'est pas devenu amer. Son cœur est simple et haut : il ne connaît ni la violence ni la haine.

Korolenko est un homme d'une cinquantaine d'années, étrangement pâle, calme d'allures, presque timide. Il se détourne de la joie brutale comme si elle le blessait intimement. Il est austère. Quelquefois, un rapide sourire d'ironie vient animer son regard observateur et insistant. Au reste, il a confiance dans l'efficacité de la bonté. Il affronte la réalité avec vaillance : il la sait mauvaise, mais il croit qu'on peut l'améliorer.

Il est né à Jitomir, en Volhynie, le 15 juillet 1853.

Dès l'enfance il connut la nature grandiose, le paysage varié. Il connut aussi le désaccord des nationalités diverses. La Volhynie est peuplée de Petits-Russiens, de Polonais et de Juifs : les Petits-Russiens tentent en vain de sauvegarder leurs traditions anciennes, les Polonais sont tenus en suspicion, les Juifs sont indispensables et honnis. Il a entendu les légendes glorieuses et romantiques dont les peuples parent leur histoire. Son origine même unit en lui deux races : sa mère était Polonaise, son père descendait des Cosaks du Don. Cet homme, qui était magistrat, jouissait d'une réputation d'intelligence et d'intégrité. Korolenko apprit de lui qu'un accusé, qu'un coupable même, ne mérite pas nécessairement le mépris. Mais Galaction Korolenko mourut, laissant sa famille sans ressources. Wladimir, âgé de dix-sept ans, suivit alors les cours de l'Institut technologique de Pétersbourg, puis, à Moscou, ceux de l'Académie agricole. En 1874, il fut exclu pour des raisons politiques et revint à Pétersbourg, où il gagna péniblement sa vie comme correcteur d'imprimerie. Il réussit à aider sa famille nombreuse. Mais la police l'inquiétait et le poursuivait fréquemment. On l'exila dans le gouvernement de Viatka, puis en Sibérie, dans la région la plus froide, à trois cents kilomètres d'Iakoutsk.

Il semble que sa curiosité toujours en éveil et sa faculté de sympathie charitable l'aient préservé du désespoir d'un tel éloignement tragique. Il regarde, il note; il tire profit de ses séjours forcés dans les pays incultes et sauvages. A Viatka, il étudie le tourment religieux des paysans, leurs coutumes, leur rêve. La Sibérie, où tant d'autres talents s'anéantirent ou devinrent muets, lui fut une occasion précieuse d'observer.

Un jour, un camarade de hasard, exilé politique lui aussi, le voyant s'intéresser au bavardage d'un vagabond quelconque, lui dit : « Vous notez toute cette histoire? Une idylle de vagabond! Je me demande s'il y a là dedans une ombre de vérité. — Pourquoi pas? — Je n'en sais rien. Mais vous apercevez dans chaque être une étincelle divine... » Ce mot, qui était dit à Korolenko ironiquement, le caractérise avec beaucoup de justesse. C'est en effet l'étincelle divine qu'il cherche et que souvent il découvre dissimulée sous les dehors les plus terribles, les plus rebutants, les plus abjects.

La vie de Korolenko en Sibérie, ses écrits nous la font connaître. Tantôt il se trouve parmi les Tatares : « Je me sentais, dans ma petite hutte, comme dans une île autour de laquelle, sur la mer brumeuse, s'acharnent des pirates. Parfois, je devinais lesquels d'entre mes bons voisins partaient de nuit pour dévaliser les Iakouts, lesquels cachaient dans la forêt un butin qu'il ne fallait pas laisser voir. » Tantôt la solitude l'accable; elle ne lui vaut pas mieux que la sinistre compagnie des brigands tatares : « Les lieux déserts ont leur inconvénient... On a un camarade, on s'attache à lui; mais cette amitié s'empoisonne elle-même de sa monotonie. Variée, la personnalité humaine ne peut se développer que dans un milieu varié. Sans un tel milieu, elle se ternit et s'altère... Il suffit d'une verrue sur la joue de votre camarade, d'un tic inoffensif, d'un regard pour vous irriter. Mon camarade était las des murs de notre hutte, de nos conversations pareilles et inévitables, de mes causeries avec les exilés ou les vagabonds, qui remplissaient un peu pour moi le vide de l'existence. Il avait, pour ces motifs, plus souvent

que moi, des accès d'hypocondrie, de colère sans objet, — cette maladie du désert. »

Le besoin de savoir, le goût de se renseigner est tel chez Korolenko, qu'il atteint à la passion, qu'il devient presque une manie. Il observe et il interroge, comme d'autres collectionnent. Une fois, il a fait à pied un long pèlerinage, non par exaltation religieuse sans doute, mais par curiosité : il voulait étudier l'attitude du peuple dans ces grands mouvements de piété collective. Il a choisi pour compagnon de route un simple cordonnier, dont il épie attentivement l'émoi. Une autre fois, il est allé chez les Cosaks : infatigable, il recherchait ceux qui lui pouvaient conter les plus vieilles légendes, ceux qui se révélaient à lui avec le plus de sincérité ingénue. En Volhynie il fait parler des vieillards radoteurs et il sait démêler, dans leur naïf bavardage, des traditions poétiques et belles, et il a vu des gens étranges qui, à force de vivre en communion perpétuelle avec la nature, semblaient la comprendre familièrement. Un bonhomme lui dit : « La tempête approche. Je le sais. La tempête gémitra cette nuit ; elle cassera les pins, les déracinera. » Et il ajoute, plus bas : « Le maître de la forêt va faire des siennes. — Pourquoi penses-tu cela, vieux ? — Je le sais. Je connais le langage des arbres. L'arbre a peur, lui aussi. Vois-tu le tremble, l'arbre maudit ? Il murmure toujours quelque chose de confus ; même quand il n'y a pas de vent, il grelotte. Le pin, dans la forêt, joue et sonne de ses branches, quand il fait beau ; mais que le vent s'élève, il grondera et se plaindra. Et cela n'est rien encore. Écoute... Je n'y vois guère, seulement j'entends bien. Le chêne a parlé ; les chênes s'agitent dans la clairière... C'est la tempête. »

Korolenko publia, pendant son exil sibérien, *le Meurtrier* et *le Songe de Makar*. Ces deux nouvelles exquisés, toutes d'indulgence large et de miséricorde, répandirent son nom. Ses débuts littéraires n'avaient eu aucun retentissement. C'est en Sibérie que la gloire le fut chercher. En 1885, son exil achevé, il vient s'établir à Nijni-Novgorod. Il s'intéresse à la vie tumultueuse qui se déploie sur la Volga. Il aime ce qu'il voit sans se faire d'illusions sur la beauté réelle du spectacle. Il aime les hommes parce qu'il les comprend, et, dans ses peintures avant tout véridiques, il expose les faits et les caractères tels qu'ils se présentent à lui, simplement, sans apprêt. Mais il a sa manière très spéciale, et ses croquis de la nature ou des personnages sont caractérisés avec vigueur et originalité.

En quelques lignes, ce Cosak du Don n'est-il pas vivant sous nos yeux? « C'était un homme grand, aux larges épaules, à la taille mince. Il avait les yeux bleu clair; ses cheveux blond pâle et sa moustache presque blanche tranchaient singulièrement sur son visage très hâlé. On aurait pu le trouver tout à fait bien, n'eût été son regard terne, comme voilé, et cette moustache trop incolore sur la peau sombre : cela lui donnait l'air d'un négatif de photographie. »

Korolenko n'a pas le dessein prémédité de rendre sympathiques ses héros; il leur laisse le soin de se recommander eux-mêmes. C'est presque malgré lui qu'il incline la pensée du lecteur vers la pitié, et moins par des procédés littéraires que par la contagion de la pitié qu'il éprouve lui-même. Il ne propose aucune doctrine, il n'épilogue pas sur des théories. Il veut seulement exposer des faits exacts qui permettent de

juger les hommes dans la vérité de leur nature et selon l'adaptation de leur effort aux circonstances. Dans l'*Année de disette* (1893), il publie intégralement, sans aucune recherche d'écrivain, les observations qu'il a faites lui-même. Il a servi les affamés, allant de village en village, distribuant les maigres secours dont il était muni, désireux surtout d'enregistrer les résultats de son expérience afin qu'ils fussent utiles à d'autres plus tard. Son livre, si honnête et si profitable, parut, mais ne tarda pas à être interdit par la censure.

Cependant, sa situation littéraire grandissait. En 1896, il est directeur d'une revue importante, *la Richesse Russe*. Ensuite, il est fait académicien. C'est volontairement qu'il renonce à cet honneur, lorsque Maxime Gorki, académicien lui aussi, est révoqué pour ses opinions politiques.

Grave, bon, simple, tel que toute son histoire le révèle, Korolenko a trouvé dans l'effrayant chaos de la vie russe une matière sans cesse renouvelée pour sa curiosité attendrie. Il est instinctivement attiré par les douleurs obscures, les plus tristes qu'il y ait, les douleurs des ignorants qui ne cherchent même pas de remèdes, qui parfois ne sentent même pas leur malheur. Ses héros sont très humbles et frustes; les hommes intelligents et instruits ont des armes pour le combat, et Korolenko s'intéresse surtout aux infortunés qui vont à tâtons, qui sont abandonnés à eux-mêmes, et qui, enchaînés par la vie, ne voient point d'issue à leur misère. L'étude des crises passionnelles, des raffinements sentimentaux, des ambitions subtiles lui paraît vaine. Les femmes tiennent peu de place dans ses récits : c'est peut-être parce que les femmes